

A close-up portrait of an elderly man with white hair and a mustache, resting his chin on his hand. He is wearing a dark blue jacket and a watch. The background is a plain, light color.

**Ma vie
au fil
des jours**

MES MÉMOIRES

**PIERRE
BELLEMARE**
ET JÉRÔME EQUER

**88 ans au gré
des bouleversements du monde**

Flammarion

PIERRE BELLEMARE ET JÉRÔME EQUER

Ma vie au fil des jours

Tour à tour ou simultanément défenseur de grandes causes humanitaires, conteur, producteur inventif, meneur de jeux et animateur facétieux, Pierre Bellemare occupe depuis soixante ans une place majeure dans le cœur des auditeurs et des téléspectateurs.

À travers des émissions emblématiques telles que « Vous êtes formidables », « La tête et les jambes », « Il y a sûrement quelque chose à faire », « Pièces à conviction », « Les histoires extraordinaires » ou « Au nom de l'amour », il a profondément marqué l'histoire de la radio et de la télévision.

Pour autant, par pudeur et modestie, Pierre Bellemare a toujours refusé d'évoquer sa vie privée, ses passions secrètes, ses rencontres avec les célébrités de son époque, et les innombrables péripéties de sa carrière.

En dévoilant pour la première fois des facettes insoupçonnées de sa personnalité, sensible et complexe, son autobiographie comble aujourd'hui ce manque.

Pierre Bellemare a conçu ces souvenirs avec Jérôme Equer. Journaliste, écrivain, photographe et réalisateur, ce dernier collabore avec lui depuis plus de trente-cinq ans.

Flammarion

Ma vie au fil des jours

Du même auteur

- Curieux objets, étranges histoires*, avec Véronique Le Guen, Flammarion, 2016.
- Trahisons*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2015.
- Histoire secrète des 44 photos qui ont bouleversé le monde*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2014.
- C'était impossible... et pourtant !*, avec Grégory Frank, Flammarion, 2014.
- Les Enquêtes impossibles*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2013.
- Derniers voyages*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2013.
- Incroyable !*, Flammarion, 2012.
- Enquête sur 25 trésors fabuleux*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2012.
- Le Bonheur est pour demain*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2011.
- L'Enfer*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2011.
- Ils ont marché sur la tête : 450 faits divers inouïs, impayables et désopilants*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2010.
- Kidnappings : 25 rendez-vous avec l'angoisse*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2010.
- Sur le fil du rasoir : quand la science traque le crime*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2009.
- La Terrible vérité : 26 grandes énigmes de l'histoire enfin résolues*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2008.
- 26 dossiers qui défient la raison*, avec Gregory Franck, Albin Michel, 2008.
- Mort ou vif : les chasses à l'homme les plus extraordinaires*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2007.
- Complots : quand ils s'entendent pour tuer*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2006.
- Ils ont osé ! : 40 exploits incroyables*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2005.
- Crimes dans la soie : 30 histoires de milliardaires assassins*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2004.
- Destins sur ordonnance : 40 histoires où la médecine va du meilleur au pire*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2003.
- Sans laisser d'adresse*, avec Grégory Frank, Albin Michel, 2002.

Suite en fin d'ouvrage

Pierre Bellemare
et Jérôme Equer

Ma vie au fil des jours

Documentation : Véronique Le Guen

Flammarion

© Flammarion/PB2A, 2011 ;
Flammarion/PB2A, 2016 pour la présente édition.
ISBN : 978-2-0813-9571-8

AVANT-PROPOS

Dans ce livre, deux voix se complètent et se répondent.

Celle de Pierre Bellemare, bien sûr. Je pensais bien le connaître. J'ai eu la chance, en effet, de partager à ses côtés, pendant plus de trente-cinq ans, quantité d'aventures télévisuelles et éditoriales. Pour autant, au cours d'une centaine d'heures d'entretien, Pierre s'est livré comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Et nombre de souvenirs, d'anecdotes et de réflexions concernant sa vie privée et professionnelle furent pour moi des révélations. Ainsi, je pense que derrière l'image de l'homme public qu'ils connaissent bien, les lecteurs découvriront à leur tour mille facettes surprenantes et insoupçonnées de sa personnalité.

L'autre voix, qui apparaît dans le livre en italique, est celle des membres de sa famille et de quelques-uns de ses amis et collaborateurs. J'y ai ajouté des informations qui permettent de remettre en perspective la petite histoire de la radio et de la télévision au cours du demi-siècle écoulé.

Jérôme Equer

PRÉAMBULE

Ma famille et moi avons eu une vie bien remplie. À 88 ans, j'ai ressenti le besoin de nous raconter, non pas pour livrer des souvenirs curieux, mais pour vous faire partager un chemin qui, au gré du temps, nous a permis de vivre des aventures inoubliables. L'existence doit être une ascension vers un idéal, un amour, une passion et, depuis l'époque d'Henri IV, j'ai pu retrouver des morceaux de vie de mes parents, que j'ai eu envie de vous communiquer.

Puis je suis arrivé à ma propre vie, celle que je connais le mieux, en détail. Et j'ai décidé de raconter tout cela à Jérôme Equer, avec lequel je travaille depuis trente ans. Vous serez parfois surpris, parfois étonné, parfois curieux, mais je l'espère toujours intéressés par ces fragments de mon passé qui, ensemble, construisent une petite histoire qui, en rejoignant la grande, forme une certaine représentation de l'humanité.

Amicalement.

Pierre Bellemare

LE MONSTRE DE LA BANQUISE

Le petit garçon rêve qu'il est perdu sur la banquise. Seul, transi et terrifié. Il fuit un monstre qui le poursuit en lui lançant des blocs de glace. L'enfant se réveille en sursaut. Sa grand-tante, auprès de laquelle il est blotti dans un lit étroit, le réconforte tendrement :

— *Tout va bien, mon cœur. Tout va bien, je suis là. Rendors-toi et n'aie plus peur.*

Le garçonnet se tasse en boule au creux de la chaleur. Pour faire barrage à l'affreuse vision, il enfouit la tête dans l'oreiller.

Ce cauchemar est le premier souvenir que je garde en mémoire, nous dit Pierre Bellemare. Ces images de monstre et de banquise m'avaient sans doute été inspirées par une gravure, que j'aurais vue dans un livre de Jules Verne.

Hiver 1935. Dans le grand appartement que la famille Bellemare occupe boulevard Saint-Jacques, à Paris, l'atmosphère est devenue irrespirable. Les parents évitent de croiser le regard de leurs enfants et se parlent à voix basse. Durant les repas pris en silence, chacun est en alerte, l'oreille tendue en direction de la chambre dans laquelle Christiane est alitée. L'horrible toux qui déchire ses poumons va-t-elle enfin s'apaiser ?

Christiane, ma seconde sœur, de huit ans mon aînée, avait contracté une phtisie galopante. Accablés de chagrin, mes parents la savaient condamnée. Pénicilline et antibiotiques n'existant pas à l'époque, la tuberculose pulmonaire était inguérissable. Dans le but de nous éloigner de la maison et de nous protéger de l'infection, mes parents nous expédièrent, Jacqueline, ma sœur aînée, et moi, chez notre grand-tante qui habitait Montmartre. Bien que trop jeune pour comprendre la nature du drame qui s'abattait sur la famille, je me souviens avoir vécu cet événement dans une sorte de brouillard chargé de menaces.

Très tôt le lendemain, les traits défaits, M. Bellemare se présente rue Lamarck. Il échange quelques mots dans l'entrée avec sa tante, puis s'adresse aux enfants, sans prendre le temps de se défaire de son manteau.

— Christiane nous a quittés la nuit dernière. Nous rentrons à la maison, parvient-il à bredouiller, le visage mouillé de larmes.

La mort d'une adolescente de quatorze ans n'est pas injuste, c'est un scandale. Le choc provoqué par la disparition brutale de ma sœur a anéanti ma mère. Psychologiquement, elle ne s'en est jamais remise. Trois ans plus tard, elle a ressenti des douleurs dans une jambe et des sifflements dans une oreille. Après beaucoup d'atermoievements, un médecin a diagnostiqué les premiers symptômes de la sclérose en plaques. Cette atteinte de la moelle épinière entraîne une dégénérescence progressive des centres nerveux, qu'aucun traitement ne peut freiner. Un jour, on souffre des pieds ou du bassin. Plus tard, un bras s'ankylose, une articulation se bloque. Vient ensuite une période de répit qui peut durer quelques semaines ou quelques mois. Le malade nourrit alors le fol espoir d'une rémission. En pure perte. Les séquelles demeurent et d'autres zones de l'organisme sont touchées à leur

Le monstre de la banquise

tour. On est perclus de douleurs et l'on meurt paralysé au terme d'atroces souffrances. Le calvaire de ma mère a duré douze ans.

Mon enfance a été bornée par deux décès : celui de Christiane quand j'avais cinq ans et celui de ma mère quand j'en avais dix-sept.

UN COCKTAIL GÉNÉTIQUE EXPLOSIF

Que peuvent bien avoir en commun l'éditeur d'un journal monarchiste devenu agent secret en Hollande, un diplomate arabophone, ami et biographe d'Abd el-Kader, le président de l'Union des viticulteurs d'Algérie, et un courtier en livres précieux, poète à ses heures ?

Tous ces personnages hauts en couleur sont mes ascendants paternels. J'ignore dans quelle mesure ce cocktail génétique a eu une incidence sur ma personnalité, mais je suis assez fier de cet héritage. C'est grâce à un grand-oncle magistrat, qui avait établi notre arbre généalogique pour permettre à un jeune cousin de briguer un poste diplomatique, que j'ai eu la chance de connaître l'histoire de ma famille depuis la Révolution française.

Jean-François Bellemare, le premier connu de la lignée, est né en Normandie en 1768. Ses dons précoces pour les mathématiques lui valurent d'être admis à l'École polytechnique dès sa sortie du petit séminaire. Diplôme en poche, il obtint le grade de sous-lieutenant et fut incorporé dans un régiment de hussards.

La France de 1793 est plongée dans un désordre indescriptible. L'Alsace est envahie. Les Sardes occupent la Savoie, les Espagnols le Roussillon. Aux périls extérieurs s'ajoute la guerre civile. Lyon, Marseille, Bordeaux se sou-

lèvent contre la Convention. Cinq cent mille Vendéens de « l'armée catholique et royale » sont défaits par Kléber. À Paris, les têtes tombent par grappes au pied de la guillotine. Et comme si ce bain de sang ne suffisait pas au malheur du peuple, la dévaluation de l'assignat affame villes et campagnes.

Pour avoir exprimé imprudemment ses sympathies monarchistes et cléricales, mon arrière-arrière-grand-père fut mis aux arrêts à la Conciergerie et condamné à mort. Sauvé par la chute de Robespierre, libéré par le général Solignac, il quitta l'armée et fonda *Le Grondeur*, un hebdomadaire dans lequel il fustigeait la violence des tribunaux d'exception, la dépravation des mœurs et le luxe insolent des prévaricateurs. Aujourd'hui encore, en dépit de mes innombrables déménagements, j'en ai conservé précieusement tous les numéros.

Écrit au vitriol, le brûlot, tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, attire sur son jeune directeur les foudres du Directoire. Une disposition ordonne l'arrestation des rédacteurs de trente-deux journaux, « tous prévenus de conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de la République ».

Le nom de Bellemare figurait en bonne place sur la liste des fauteurs de trouble. Caché quelque temps dans le grenier d'une comtesse du faubourg Saint-Germain, mon trisaïeul réussit à gagner Hambourg sous une fausse identité et à s'embarquer pour les États-Unis dans les cales d'un navire marchand. Le soir de son arrivée à Baltimore, il fut accueilli en héros à la table des ducs d'Orléans et de Montpensier.

Installé à Boston, Jean-François apprit l'anglais et parcourut la Nouvelle-Angleterre, le Canada et la Louisiane, carnet de notes en main. Ses descriptions des sites, peuplés d'Indiens et de trappeurs, et les intrigues romanesques qu'il conçut à cette époque s'intégrèrent plus

tard à des romans d'aventures qui connurent de beaux succès.

En 1802, alors qu'un plébiscite accordait à Bonaparte le titre de consul à vie, les proscrits de la République furent autorisés à rentrer au pays. Jean-François s'y précipita, bien décidé à reprendre ses activités journalistiques. Flanqué de trois associés, il acheta *La Gazette de France*, la plus ancienne feuille de l'Hexagone, créée en 1631 par Théophraste Renaudot.

Dès sa prise de fonction, Jean-François transforma radicalement le contenu éditorial de son journal. Il s'attacha à recueillir les faits à la source et à les livrer tels quels aux lecteurs, en veillant à ne pas les parasiter de commentaires partisans. Cette méthode, qui démodait les publications polémistes de l'époque, deviendra l'un des credo de la presse moderne.

Dans une France étranglée par le blocus continental, Bellemare alimente son hebdomadaire en nouvelles fraîches, grâce aux informateurs qu'il recrute en Hollande parmi les contrebandiers qui se rendent chaque jour en Angleterre.

Plutôt que de censurer *La Gazette*, Napoléon chercha à en tirer profit. Il nomma mon trisaïeul au poste de commissaire général de la police d'Anvers, à charge pour lui de transmettre en priorité à Paris les informations stratégiques qu'il possédait avant de les divulguer au public. C'est de cette manière que Fouché et l'empereur furent les premiers avertis du désastre de la bataille de Trafalgar.

Directeur d'un journal prestigieux, chef de la police de l'un des plus grands ports d'Europe et agent de renseignements au service de l'Empire, Jean-François Bellemare trouve encore le temps d'écrire pamphlets, essais et romans populaires. Il entre ensuite au ministère de l'Intérieur en qualité d'homme de lettres.

Sa mission officieuse fut de discréditer les Jésuites, dont l'influence était encore grande dans les familles bourgeoises, les séminaires et les écoles. Mission paradoxale pour un homme qui n'avait jamais renié ses sympathies monarchistes et chrétiennes. Mon aïeul feignit dans un premier temps de se soumettre à sa hiérarchie, puis, donnant libre cours à ses sentiments, il prit la défense des prêtres, à travers une demi-douzaine d'ouvrages passionnés. L'un d'eux, *Le Collège de mon fils*, tiré à 10 000 exemplaires, fut épuisé en moins de quatre mois, ce qui constituait pour l'époque un énorme succès de librairie.

Étant enfant, je me souviens que mon père me lisait avec fierté l'article concernant notre ancêtre, publié dans la première édition du *Grand Dictionnaire universel Larousse* du XIX^e siècle. J'étais très impressionné de voir figurer notre nom dans un livre qui rassemblait les plus célèbres personnages de leur temps.

Au terme d'une vie bien remplie, Jean-François Belle-mare s'éteint en 1842. Il est âgé de soixante-quatorze ans et lègue à son fils, Alexandre, de quarante-neuf ans son cadet, ses brillantes dispositions intellectuelles.

La vie de mon arrière-grand-père se lit, elle aussi, comme un roman. Après avoir obtenu une licence en droit, appris l'anglais, l'italien et l'arabe à l'École des langues orientales, Alexandre occupa le poste de secrétaire en chef du parquet de la Cour royale d'Alger et publia une *Grammaire arabe* et un *Abrégé de géographie* qui firent longtemps référence. Puis, au milieu des années 1850, il fut détaché auprès de l'émir Abd el-Kader en qualité d'interprète quand ce dernier fut emprisonné en France. Dans un livre récemment réédité, *Abd el-Kader, sa vie politique et militaire*, Alexandre décrit avec une certaine admiration ce grand chef berbère, qui mena pendant dix-sept ans une résistance

héroïque contre la conquête coloniale française et mit en place les bases de l'unité algérienne.

Libéré en 1852 par Napoléon III, l'émir quitte la France à destination de Constantinople puis de Damas où il s'adonne à la méditation et à l'enseignement spirituel.

Exerçant la fonction de gouverneur général de l'Algérie par intérim, mon arrière-grand-père mit fin à une polémique qui accusait Abd el-Kader d'avoir permis le massacre de chrétiens syriens par les Druzes. Il prouva, au contraire, que l'intervention de l'émir sauva douze mille d'entre eux. Enfin, faisant preuve de discernement, Alexandre soutint contre l'avis général qu'Abd el-Kader aurait été le meilleur choix pour gouverner un royaume arabe d'Orient pacifié. L'histoire tragique de la décolonisation algérienne lui a donné raison.

Promu officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre royal du Christ du Portugal, décoré de l'ordre du Nichan Iftikar par le bey de Tunis, Alexandre Bellemare met ses années de retraite à profit pour publier un dernier livre, Spirite et Chrétien, en 1883.

Théorisé par Allan Kardec, mis à la mode par Victor Hugo, le spiritisme est une doctrine fondée sur la croyance que l'esprit des morts est capable de se manifester à certaines occasions. Pour capter les messages émis de l'au-delà, communiquer avec ses chers disparus, les adeptes convoquent tables tournantes et esprits frappeurs.

À la mort de sa femme, mon père fut tenté de s'adonner à son tour à cette pratique. Entouré d'objets et de vêtements lui ayant appartenu, il espérait pouvoir la rejoindre en pensée. Je ne partage pas cette chimère, mais je comprends que, lorsque le chagrin est devenu trop lourd à porter, certains d'entre nous se tournent vers l'irrationnel pour chercher du réconfort.

Alexandre Bellemare décède en 1885. Son fils Henri, âgé d'une trentaine d'années à sa mort, se consacre à la viticulture, activité alors en plein essor en Algérie, après la crise du phylloxera qui, en 1864, a détruit le vignoble en métropole.

À l'instar de ses collègues vigneronniers pieds-noirs, mon grand-père produisait du « gros rouge », corrosif et fortement alcoolisé. N'oublions pas que, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, cette piquette mûrie au soleil se déversait par bateaux-citernes dans les ports de Sète et de Marseille pour aller ensuite inonder casernes, cafés et restaurants.

Si j'ai hérité de Jean-François le besoin de mettre plusieurs fers au feu, de multiplier mon champ d'activités pour pallier les revers de fortune, je dois peut-être à Henri son goût de la treille. Mais je bois toujours avec modération. Et mes choix se portent généralement sur les grands crus du Bordelais !

Élu président de l'Union des viticulteurs d'Algérie, Henri Bellemare estime sans doute avoir suffisamment progressé dans le monde clos de la colonie pour oser transgresser sa condition sociale, en épousant la baronne Marie Geneviève d'Hostel. Issue de la noblesse normande, la jeune femme appartient à une famille de juristes, de militaires, d'ecclésiastiques et de propriétaires terriens installés en Algérie dès les premières années de la conquête.

J'imagine que l'union d'un vigneron roturier et d'une aristocrate vivant de ses rentes a dû faire scandale à une époque où les classes sociales étaient encore bien cloisonnées. Papa est né de cette mésalliance, en 1888, à l'époque de la construction de la tour Eiffel. Lorsque, onze ans plus tard, son père décéda d'une embolie cérébrale, sa mère prit l'habitude d'échapper aux mois suffoquants de l'été algérois en se rendant avec lui en Normandie, à l'invitation de la baronne de Barrère, une amie de son frère magistrat. Ils séjournèrent d'avril à

Un cocktail génétique explosif

septembre dans son château de Pontécoulant, puis retournaient en Algérie dès la fin des beaux jours. Lassés sans doute de ces voyages annuels, longs et fatigants, ils s'installèrent à Paris, place Clichy.

Mon père a été marqué à vie par les vacances interminables passées à Pontécoulant. Plongé d'un coup dans l'univers souvent absurde des adultes, mais aussi enivré de liberté, ébloui par les merveilles de la nature, il a gardé des souvenirs indélébiles de ces étés magiques. Quarante ans plus tard, j'ai eu la chance de vivre une expérience similaire, au fond de cette petite vallée perdue du Calvados.

LE GAVROCHE ET LA BARONNE

Situé à une trentaine de kilomètres au sud de Caen, niché au fond d'une étroite vallée de la Suisse normande, le château de Pontécoulant a été construit au XVI^e siècle pendant les guerres de religion sur les ruines d'un manoir. L'histoire raconte que le comte de Montgomery, capitaine de la garde écossaise, y trouva refuge après avoir mortellement blessé le roi Henri II au cours d'un tournoi. Par représailles, le château fut incendié. Montgomery, qui avait pris la tête des Huguenots normands, fut capturé et décapité, quinze ans après le drame. Reconstitué à l'identique, puis flanqué sous Louis XV d'un nouveau corps de bâtiment et de deux tours circulaires, le château devint la résidence campagnarde de Léon Le Doulcet, major-général des gardes du corps du roi.

Née deux siècles plus tard marquise de Pontécoulant, veuve d'Edmond de Barrère, ancien consul général de France à Jérusalem, Augustine, la propriétaire du château, était sans famille et sans descendance. Est-ce ce qui expliqua qu'elle se fût prise d'affection pour mon père, le considérant comme le petit-fils qu'elle n'aurait jamais ? Sur une photographie que je conserve dans mes archives, la baronne, sexagénaire et encore jolie, est assise devant les frondaisons d'un jardin à l'anglaise. Debout à ses côtés, Pierre, mon père âgé de neuf ans, ressemble à

un gavroche espiègle, le béret négligemment rejeté à l'arrière du crâne. Le contraste entre l'aristocrate campagnarde et le titi parisien est saisissant. Mais on devine qu'une affection profonde unit ces êtres pourtant si dissemblables.

Quand je découvris le château à mon tour, mon père n'eut de cesse de me nourrir des souvenirs enchanteurs de son enfance. Il évoquait, par exemple, la chambre orientale qu'il occupait à proximité de l'appartement de Mme de Barrère. Le lit en bois d'ébène rehaussé d'idéogrammes bizarres, le fauteuil de lettré chinois, la lanterne à pompons. Mais c'était surtout la coiffeuse cochinchinoise qui le faisait rêver. Il s'agissait d'un meuble précieux incrusté de nacre et garni de multiples tiroirs qui renfermaient fards et parfums. Il était placé dans la chambre de telle façon qu'en frappant la surface du bois laqué, la lumière du jour indiquait quel tiroir il fallait ouvrir pour trouver le cosmétique ou la fragrance qui convenait le mieux à l'heure de la journée et aux caprices de la météo. Ce chef-d'œuvre de raffinement et les innombrables objets asiatiques dispersés à travers les pièces du château avaient été rapportés d'Indochine par un frère de la baronne, avant qu'il ne périsse au combat dans la plaine du Mékong.

Mon père se souvenait aussi de la messe dominicale, donnée dans le village voisin. Pour l'occasion, il avait le privilège de prendre place dans le coupé d'Augustine et de parader à ses côtés en costume marin, tandis qu'invités et domestiques, entassés dans des carrioles, constituaient la suite d'un cortège brinquebalant. Avec ses cheveux blonds en broussaille, ses joues piquées de taches de rousseur, ses genoux écorchés par les ronces, mon père était devenu le « petit roi » du domaine.

Mais le plus invraisemblable dans tout cela était l'étiquette que Mme de Barrère imposait à son entourage.

Comme si la Révolution française n'avait jamais eu lieu, la baronne reproduisait en miniature le cérémonial en vigueur à la Cour de Louis XIV. Ainsi pour la saluer le matin, les invités devaient compter trois pas dans sa direction et esquisser une vague révérence. Lorsqu'une pianiste amateur avait fini de martyriser le Gaveau du grand salon, chacun attendait qu'Augustine donne le signal des applaudissements. Dans la salle à manger, virevoltante de valets à la française, avec gants et bas blancs, les commensaux étaient tenus de tourner le regard vers la baronne dès qu'elle portait à ses lèvres son verre en cristal. Le coucher d'Augustine donnait aussi lieu à un rituel suranné auquel seuls les intimes étaient conviés. Mon père n'a jamais pu me dire quelle part prenait le canular dans ce cérémonial anachronique. Mme de Barrère jouait-elle une comédie avec l'indulgente complicité de ses amies qui l'appelaient « le roi », ou essayait-elle de sauvegarder, à travers des appareils grotesques, les fastes d'un monde à jamais révolu ? Peu importe après tout. Mon père y trouvait son compte, enchanté d'épier des adultes partageant une folie commune.

Bien qu'interminables, les journées d'été étaient encore trop courtes pour contenir les escapades de mon père à travers un domaine de 130 hectares. Tôt le matin, il se glissait par la croisée de sa chambre qui ouvrait sur l'esplanade bordée de tilleuls, puis, hors de vue de sa mère, il bifurquait le long de la Druance et escaladait ventre à terre la Roche aux renards, une colline boisée d'où il pouvait contempler toute la vallée, bruissant de carillons lointains. Il regagnait le château en fin d'après-midi, épuisé et crotté. Après s'être rincé à l'eau froide, il déambulait dans le petit salon où la baronne et ses courtisans étaient occupés à divers jeux de société. C'est ainsi que mon père découvrit le mah-jong, ces dominos chinois dont on claque joyeusement les pièces sur le bois de

la table. Les jours de pluie, il furetait à travers le château et s'émerveillait de ses trésors. La salle d'armes était son repaire préféré. Outre un billard, des coffres de Russie, des éléphants sculptés, des bouddhas et une peau de renard, elle contenait une immense panoplie d'armes anciennes, témoignage de la gloire passée d'une famille de militaires.

Mon père devint l'ami d'Alfred Marie, le fils du métayer du château, un enfant de son âge. Bien des années plus tard, durant l'Occupation, le gamin devenu l'un des plus gros fermiers de Normandie nous ravitailla en viandes et légumes, et permit à ma famille de souffrir un peu moins de la faim.

Peu avant le tournant du XX^e siècle, Mme de Barrère s'inquiéta du sort qui serait réservé au château après sa disparition. Elle s'en ouvrit à Georges, baron d'Hostel, l'oncle de mon père, pour lequel il n'est pas impossible qu'elle ait éprouvé plus que de l'amitié. Dépourvue d'héritiers, envisageait-elle de lui léguer son domaine, à charge pour lui de le transmettre ensuite à son neveu ? Le magistrat, célibataire sévère et pragmatique, avait-il décliné une offre qui aurait représenté une charge incompatible avec ses moyens financiers ? Je l'ignore. Mais cette éventualité s'est insinuée dans l'esprit de mon père durant ses années d'adolescence. Allait-il, un jour, hériter du château ? Allait-il renouer le fil aristocratique tissé au fil des siècles par les ancêtres de sa mère ?

Le doute fut levé lorsque Mme de Barrère décida de faire don de son domaine au département du Calvados, dans le but de le transformer en musée. Elle assortit néanmoins sa donation d'une clause suspensive : le château devait être conservé dans l'état où il se trouverait au moment de sa mort, avec l'ensemble de ses meubles et objets, afin d'offrir au public une exacte représentation de la manière dont on vivait au milieu du XIX^e siècle. En

cas de non-respect de cette obligation, le château serait retiré au département et reviendrait de droit au baron d'Hostel.

Lorsque, retournant à Pontécoulant peu après le Débarquement en Normandie, nous avons découvert, mon père et moi, que le château était en ruines, pillé par les Allemands puis bombardé par l'artillerie américaine, la question de la clause testamentaire de Mme de Barrère fut à nouveau d'actualité. Si le département n'envisageait pas de le reconstruire à l'identique, de restaurer ce qui restait du mobilier et des objets et de l'ouvrir à nouveau au public, mon père était en droit d'exiger qu'il lui fût restitué. Compte tenu de l'état catastrophique des finances de la famille à cette époque, cette hypothèse était inenvisageable. Pour autant, mon père se sentait investi d'une dette morale à l'égard de la mémoire de la baronne et de celle de son oncle. Il était hors de question pour lui d'abandonner le château dans l'état pitoyable où il se trouvait. Tout comme il lui était impossible d'engager le moindre sou pour le remettre debout. Ce dilemme l'a taraudé des mois durant et l'a poussé à harceler les autorités départementales concernées pour les forcer à réagir. Du haut de mes quinze ans, j'avais vite compris combien cette vieille et noble bâtisse avait de l'importance dans les souvenirs et l'imaginaire de mon père.

À sa mort, ma sœur Jacqueline et moi nous sommes acquittés de la triste corvée qui consiste à trier les papiers de famille et à faire des choix. C'est à cette occasion que j'ai découvert une liasse de feuillets manuscrits intitulée « Souvenirs de jeunesse ». Elle avait été rédigée par mon père quand il avait été retenu prisonnier en Allemagne durant toute la durée de la Grande Guerre. Bien que chaque page ait été frappée par le cachet de la censure militaire, mon père s'y exprimait avec une liberté de

ton qui laisse penser qu'il n'y dissimulait rien des sentiments qui avaient agité son adolescence et ses années d'apprentissage. Outre le fait qu'il s'agit d'un écrit de mon père – ce qui, bien sûr, me touche beaucoup –, ce journal intime fait de fragments apporte un éclairage sur la manière dont vivait un jeune homme, cultivé et oisif, au début du XX^e siècle. Je vous en livre quelques extraits.

« Pontécoulant. Le parc, la cascade, l'allée des tilleuls. La retombée dans le val des branches argentées de la lune. Les ébats satyriques dans les greniers et dans les haies. Les crises amoureuses. Une lavandière n'en a jamais rien su... Des flirts avec une Normande exaltée que, timide adolescent, vous n'appréciâtes point à leur juste valeur. La personne était un peu mûre et parlait un français trop correct. Plus tard, ayant été pris pour confident, vous fûtes mis au courant de ses incroyables bonnes fortunes. Mais cela ne produisit, hélas, aucun effet...

L'éveil de la philosophie dans un parc ou les révélations que se firent mutuellement trois amis sur la vertu et bien d'autres choses... »

Mon père appartenait à cette bourgeoisie aisée qui s'appêtait à perdre une partie de ses privilèges au lendemain de la guerre de 1914. Ignorant cela et vivant confortablement de ses rentes, sa mère n'avait pas jugé utile de le doter d'une formation professionnelle. À moins que mon père n'ait refusé d'embrasser l'une de ces carrières appréciées à l'époque dans son milieu social – juriste, militaire, ecclésiastique ou médecin – pour suivre une voie plus conforme à ses orientations ? Des notes du carnet le laissent penser.

« Paris. La chambre du poète au sixième étage où il cultive son moi comme une plante dans un vase. Les gravures, les livres, la chaise longue où l'on s'étend pour travailler à l'élaboration d'une Éthique définitive...

« Les démangeaisons littéraires et la confection d'articles en vue d'un journalisme hypothétique...

« On trouve enfin sa vocation. Elle est scandaleuse, naturellement. Le futur journaliste se mue en ténor léger. On fait subir à son gosier une gymnastique extraordinaire afin de pouvoir émettre plus tard des sons amples et suaves... »

Mon père adorait chanter. Il a cessé le jour de la mort de sa femme. Pour ma part, je l'ai toujours connu une chanson aux lèvres. Et toutes les occasions lui étaient bonnes pour organiser de petits spectacles au cours desquels il pouvait donner la pleine mesure de son talent et de son caractère enjoué. Je tiens de lui ce goût immodéré pour la musique et les chansons.

Doué pour les langues, parlant couramment anglais et allemand, mon père sillonna l'Europe dans le but de se perfectionner, à une époque où passeport et visas n'étaient pas nécessaires pour franchir les frontières.

« À Brighton, on subit l'assaut des désirs furieux à cause de l'attitude plutôt libre d'une Anglaise. Mais le calme renaît au soir, quand le bateau fend avec douceur les flots mauves de la mer...

« Une plage isolée en face de l'île de Wight où il fait bon s'engourdir dans le rêve, le soleil et le vent, tandis que la multitude des vagues moutonnantes se bouscule vers la haute mer...

« Allemagne. Heidelberg. La poésie et le goût de la solitude causent des troubles intérieurs et extérieurs (chevelure abondante, barbe en collier, ressemblance avec l'homme primitif)... La Forêt noire vibre de la musique du vent dans les sapins. Et la maison rustique en bois noirci, accrochée sur la pente, semble au poète errant le lieu calme où se cache le bonheur...

« Tyrol. Grisé par l'air de la montagne et je ne sais quelle poussée de jeunesse, on se promène sur les monts, l'âme inondée de joie, des chansons aux lèvres... On

Ma vie au fil des jours

mord dans la doctrine de Nietzsche comme à même un fruit vert. Tous les matins, on exprime le suc de ses idées en des articles péremptaires et la chambre s'emplit de soleil et d'espace... La volonté de puissance nous incite à poursuivre la jeune servante jusqu'au seuil de sa chambre. Mais tous vos efforts viennent se briser contre la porte subitement close. Quelle chose exquise que le baiser de la fin accompagné d'un petit pincement au cœur, alors qu'on part vers l'Italie ! »

Pour clore cette période de vagabondage et de formation, mon père retourna en Algérie, berceau d'une branche maternelle de sa famille. Il me raconta comment il s'était rendu en calèche vers les confins du Sahara, des chaufferettes sous les pieds pour lutter contre le froid.

« En rade d'Alger. L'arrivée dans la splendeur calme des teintes du couchant... Promenade sous la pluie avec une cousine dont la robe fut bien mouillée. Il s'ensuivit même une forte inondation qui noya une centaine d'indigènes...

« Femmes cloîtrées dont on entrevoit vaguement les silhouettes fuyantes à travers la fente d'une porte...

« Dans l'Atlas. Ascension à dos de mulet qui fut presque aussi épique qu'une chasse au lion racontée par Tartarin ! »

Le carnet de mon père, qui compte quarante-cinq pages, s'achève sur le récit enflammé de sa rencontre avec celle qui allait devenir sa femme et l'unique grand amour de sa vie.

DRÔLE D'ENDROIT POUR UNE RENCONTRE

La taille bien prise dans une vareuse coupée à ses mesures, les bottes conquérantes, une paire de gants en peau de pécarî négligemment balancée au bout du bras, il a fière allure, le caporal Bellemare. Ultime espièglerie : faisant fi du règlement militaire, il s'est affublé d'un pantalon bouffant en lin blanc du plus bel effet. La démarche déliée, le nez au vent, le jeune permissionnaire franchit l'entrée monumentale du Magic-City, le grand parc d'attractions construit en bord de Seine, sur l'emplacement de l'Exposition universelle de 1900.

En ce début d'été 1914, Paris est une fête. Une ode trépidante à la modernité. Enterré sans regret le siècle passé, rance et peu glorieux. Aujourd'hui l'économie est florissante et les progrès techniques font tourner les têtes. On tremble pour les audacieux, perdus dans les nuages à bord de leurs drôles de machines. On s'extasie encore sur les trains qui empanachent les campagnes, filant à plus de 70 km/h. On assiste, goguenards, au combat d'arrière-garde que livrent fiacres et calèches aux cinquante mille automobiles que compte déjà le pays. Le phonographe transforme les salons bourgeois en minisalles de concert, tandis qu'à Paris une centaine de cinémas offrent aux insatiables mélodrames sans parole et pantomimes burlesques.

Sous le nom de « pompes à dépoussiérage », les premiers aspirateurs électriques émerveillent les ménagères.

Ainsi, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes si un fait divers n'avait assombri la gaieté contagieuse de nos concitoyens. Le 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône de l'Autriche-Hongrie, a été assassiné à Sarajevo et les Cassandres évoquent déjà le risque d'un conflit majeur. L'Europe est mise à feu et à sang. Mais qui voudrait gâcher ce bel été 1914, en prenant la menace trop au sérieux ?

Assurément pas les trois jeunes filles qui, enjouées et chahuteuses, trottent bras dessus bras dessous dans leurs étroites jupes longues. Elles longent le quai d'Orsay, comptent furtivement leurs sous et entrent dans le parc en se poussant du coude. Quelle attraction choisir ? Il y en a tant et des plus excitantes. La banquette magique, ancêtre des autotamponneuses, leur donne d'avance le tournis. Plus loin, l'épreuve de la chute d'eau consiste à dégringoler dans le fleuve à bord d'un canot, du haut d'une rampe inclinée.

— Ce truc me soulève le cœur rien qu'à le regarder, s'esclaffe l'une des couturières en herbe.

Le chemin de fer panoramique, dont les wagonnets sont avalés dans les entrailles de dragons en stuc, les fascine un moment. Mais ce divertissement est apparemment réservé aux seuls amoureux.

— Allons plutôt au bal, propose Claudia à ses camarades.

L'événement qui se produit ensuite appartient aux histoires de foudroiement. Entre Pierre Bellemare, le bourgeois cultivé, et Claudia Clément, la cousette orpheline, l'attirance est réciproque, brutale, irréversible. Une aimantation. Un conte de fées. Passé le choc des regards, l'invitation à danser, les murmures complices, les frôlements, le cœur des jeunes gens s'affole. Bien qu'en apparence tout les oppose, Pierre et Claudia se sont trouvés dans la multitude.

Drôle d'endroit pour une rencontre

Et ils se sont instantanément reconnus comme s'ils s'étaient attendus de toute éternité. Leur destin est dès lors scellé. Ils ne se quitteront plus.

Cette histoire est trop belle pour s'arrêter là. En 1929, Claudia Bellemare, que son époux s'obstinera à appeler Yvonne, met au monde un troisième enfant. Premier garçon de la fratrie, il se prénommera Pierre comme son père.

Plus tard encore, en 1943, le service de la propagande allemande réquisitionne la salle de bal du Magic-City pour la transformer en studio où s'enregistrent des programmes télévisés destinés aux soldats blessés du Reich, hospitalisés à Paris. Devenu le siège de la télévision à la Libération, l'immeuble, situé au 15 de la rue Cognacq-Jay, accueille les pionniers d'une télévision française encore balbutiante. C'est dans ce lieu, qui deviendra mythique au fil des ans, que Pierre Bellemare animera quantité de jeux et d'émissions à succès. Sur l'emplacement exact où, durant le bel été 1914, son père, un fringant caporal, et sa mère, une cousette de Montmartre, avaient été foudroyés par l'amour.

LE PRISONNIER CHANTANT

L'expression « coup de foudre » est la seule qui me vient spontanément à l'esprit pour évoquer la rencontre de mes parents au Magic-City, en 1914. Ils répugnaient à en parler en ma présence. Ou alors avec pudeur et discrétion. Sans jamais s'appesantir sur la violence des sentiments qu'ils avaient mutuellement éprouvés. Ma sœur et moi étions chéris et protégés. Mais une barrière se dressait entre eux et nous quand il s'agissait d'exprimer des émotions intimes. Nos parents ne s'épanchaient pas. Devenus fusionnels, ils gardaient jalousement par-devers eux les secrets qui avaient cimenté leur couple. C'est pourquoi, pour tenter de restituer dans sa dimension passionnelle les premières semaines de leur vie à deux, je dois me référer à nouveau aux notes consignées par mon père dans son carnet de prisonnier.

« Yvonne. La rencontre au bal ; la valse maladroite. Le premier baiser à la faveur du vertige des montagnes russes. Une conversation anodine en laquelle on mit beaucoup d'âme et qui finit par la sérénade du roi d'Ys.

« Le premier rendez-vous. L'attente longue qui vous fit passer par toutes les phases de l'abattement. L'immense soulagement quand elle apparut et comme on lui pardonna. Au pied de la basilique, un soir magnifique, alors que la lune répandait des clartés laiteuses sur Paris.

Premiers aveux. Bouleversement très doux de deux êtres qui se trouvent et s'étreignent. On vient désormais chaque jour l'attendre à la sortie de l'atelier de couture. Parmi les midinettes qui se hâtent, la voici ! On s'entrelace les doigts et dans les coins déserts du vieux Montmartre, à la nuit close, on s'attarde à des baisers fous. »

Née Claudia Jeanne Clément, ma mère était orpheline. Élevée avec fermeté par sa tante et son mari, M. Bernoux, chef de rayon au Bazar de l'Hôtel de Ville, elle vivait avec eux rue Lamarck, au pied du Sacré-Cœur, dans un modeste appartement qui offrait une vue splendide sur tout Paris. Mise en apprentissage dès l'obtention de son certificat d'études, elle avait trouvé un emploi de couturière dans le quartier de la butte Montmartre. Comment ma grand-mère, la baronne d'Hostel, allait-elle accueillir la nouvelle venue ? Entre son fils unique et la jeune ouvrière, le fossé social semblait infranchissable. En attendant de pouvoir plaider la cause de sa belle égérie, mon père se consumait d'amour.

« On se tourmente de ne pas la voir pendant quelques jours, au point de lui écrire une lettre passionnée où il est question de mariage...

« Soirée à Montmartre. Dans l'ombre du bosquet, le visage baigné de larmes, on lui propose l'hymen...

« Escapade à Versailles. La petite midinette se laisse adorer dans le grand parc. On la promène jusqu'au Trianon. Et là, sous le hangar de la bergerie, assise sur vos genoux, elle se blottit et se fait câline. Le crépuscule tombe sur l'étang, et les lèvres ne se quittent que pour s'unir encore et davantage. Le retour, par les allées obscures, serrés l'un contre l'autre. »

Mon père s'employa à démonter un à un les préjugés qui s'opposaient à une alliance. Claudia, qu'il avait définitivement rebaptisée Yvonne, était l'être rare qu'il avait cherché en vain au fil de ses pérégrinations européennes. Elle serait sa femme envers et contre tout. Et

aucun argument n'infléchirait sa décision. Face à cette obstination, sa mère finit par céder. Estimait-elle, qu'après tout, elle aussi avait épousé un roturier, fût-il le président de l'Union des viticulteurs d'Algérie ? Ne restait plus à mon père qu'à faire sa demande aux parents de la jeune fille. Ce ne fut, apparemment, qu'une simple formalité.

« L'oncle nous accorde la main de sa nièce, demandée à brûle-pourpoint à la lueur d'un réverbère, tout en haut de la Butte, où les mœurs ont conservé un joli cachet de simplicité.

« Les baisers frais du matin ; ses yeux espiègles et limpides ; la grâce enfantine de sa démarche que la robe entrave.

« Nouvelle alerte. Un prétendant éconduit menace de se suicider, et cela vous plonge en un douloureux et naïf cas de conscience. Tout s'arrange...

« On descend avec elle tous les matins vers Paris ; on va, couple harmonieux, l'âme en joie, les yeux distraits.

« En visite le dimanche, rue Lamarck. Baisers rapides et brûlants sitôt que les parents vous laissent seuls. Le balcon envahi de fleurs dominant l'immensité de la ville et de la plaine.

« L'amour parvient à se nicher dans les jardins du Cours la Reine, ce qui excite la curiosité des passants.

« Polissonneries cahotées en taxi... On embrasse même au-dessus du genou. La nuit tombe, attristante, et l'instrument vibre tout entier sous l'archet... »

Ainsi s'achèvent les carnets de mon père.

Avec l'accord des familles, une date de fiançailles fut rapidement fixée. Pour le mariage civil et religieux, on verrait plus tard. Pour l'heure, mon père effectuait son service militaire, dont la durée venait d'être portée à trois ans. Une éternité pour des amoureux transis ! Incorporé avec le grade de caporal dans le 39^e régiment d'infanterie, basé à Rouen, papa avait belle allure lors de ses

permissions, quand, en pantalon garance taillé à ses mesures, il paradait, heureux et insouciant, au bras de sa belle.

L'ordre de mobilisation générale fut donné le 1^{er} août 1914. Le lendemain, l'Allemagne envahissait le Luxembourg et la Belgique, pays neutres. Et déclarait la guerre à la France le jour suivant. Le 8, le régiment de mon père entra dans Mulhouse. Mais il fut encerclé et neutralisé le 23 à Charleroi. Sans nouvelles de lui, ses mère et fiancée le crurent tué ou blessé dans la bataille. C'est donc avec le soulagement que l'on imagine qu'elles apprirent, un mois plus tard, qu'il avait été fait prisonnier et évacué dans le camp d'Altengrabow, en Saxe, à 90 kilomètres de Berlin. Face à cette situation nouvelle, ma grand-mère prit une décision surprenante : Yvonne quitterait sa famille et irait vivre à ses côtés, boulevard Saint-Jacques, durant toute la durée de la captivité. M. et Mme Bernoux acceptèrent, soulagés peut-être d'être dégagés d'une charge et d'une responsabilité. Ma grand-mère voyait, quant à elle, un double avantage à cet arrangement. D'une part, elle pourrait chaperonner à son aise sa future bru et la préserver des tentations. De l'autre, elle aurait tout le loisir de lui inculquer l'éducation bourgeoise qui lui faisait défaut, indispensable à ses yeux pour tenir son rang une fois mariée. C'est ainsi que, durant quatre ans et demi, ma mère vécut docilement dans l'ombre de sa future belle-mère, complétant son éducation et apprenant les bonnes manières. Fut-elle soumise et brimée ? Ou, au contraire, ma grand-mère la choyait-elle ? Je n'en sais rien. Ma mère ne m'a jamais parlé en détail de cet épisode de sa vie.

Les quelques rares photographies que mon père a pu sauver du camp de prisonniers le montrent confortablement installé dans une petite chambrée dont les murs sont tapissés de livres et de gravures. Un de ses cama-

rades se prélassent dans une chaise longue, un autre, en pull à col roulé blanc, est plongé dans la lecture d'un magazine. Rien n'indique donc qu'à l'instar de la plupart des deux millions et demi de prisonniers français détenus en Allemagne durant la Grande Guerre, il ait eu à souffrir de mauvais traitements ou de malnutrition.

C'est au camp d'Altengrabow que mon père fit la connaissance de Maurice Chevalier, en convalescence après avoir été blessé en Lorraine. Chevalier était déjà une vedette et sa liaison tapageuse avec Mistinguett avait ajouté à sa notoriété. Les deux jeunes hommes, qui avaient exactement le même âge, se lièrent d'amitié et organisèrent des spectacles pour distraire leurs codétenus. Ils interprétèrent notamment en duo des airs de l'opérette *Mam'zelle Nitouche*, Chevalier se réservant le rôle principal et mon père, déguisé en femme, lui donnant la réplique. En regardant des photos les représentant, attifés d'oripeaux, je ne peux m'empêcher de penser au film de Jean Renoir, *La Grande Illusion*, qui est émaillé de scènes de ce genre. Bien des années plus tard, j'accompagnai mon père à un concert que donnait Chevalier à l'Alhambra. À la fin du spectacle, nous étions allés le saluer en coulisses. Mon père et lui étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, émus d'évoquer les années sombres passées ensemble. (Maurice avait été libéré en 1916, grâce à l'intervention de Mistinguett.) Dans le cadre d'une émission que je produisais, j'ai eu aussi l'occasion de le revoir chez lui. Bien que connaissant, bien sûr, ses chansons sur le bout des doigts, il éprouvait, en perfectionniste, le besoin de les répéter encore et encore avec son pianiste.

Lorsque l'artillerie allemande bombardait Paris, ma grand-mère se replia prudemment avec Yvonne à Puyraton, un village d'Indre-et-Loire, d'où elle expédiait régu-

lièrement des lettres à son fils. J'ai retrouvé l'une d'entre elles.

« Mon bien cher enfant, toujours aucune carte de toi depuis le n° 108, reçu il y a trois semaines. Nous prolongeons notre séjour ici pour les raisons déjà données. D'ailleurs, la campagne profite admirablement bien à Vonnette qui fait de superbes promenades au grand air. Elle a aidé tous ces temps-ci au pressoir des vendanges, travail pour lequel il faut vraiment de la force et dont elle s'est acquittée à son honneur.

« Le colis d'aujourd'hui contient des conserves de pâté bourbonnais et tourangeau, de galantine de sardines, de petits pois et de haricots blancs, du beurre, du pain d'épice, des confitures de marron, une livre de chocolat, du lait condensé, 24 sachets de thé et un savon pour le linge.

« Deux ans déjà que ton pauvre oncle n'est plus ! Lui qui eût été si heureux de te revoir.

« Nos santés sont toujours excellentes. Vonnette a la facilité d'étudier un peu le piano dans le voisinage. Nous sommes heureuses, cher enfant, de te revoir bientôt. Les meilleurs baisers de ta mère qui t'aime. »

Le décès du baron d'Hostel signifiait que mon père le remplaçait dorénavant en qualité d'inspecteur du château de Pontécoulant, transformé en musée depuis 1908. Dès sa libération, sa tâche consisterait à visiter le domaine au moins une fois par an pour s'assurer que les dernières volontés de Mme de Barrère étaient bien respectées par les instances du Calvados. Dans le cas contraire, mon père – on s'en souvient – serait en droit d'exiger que le château et son contenu lui soient restitués, puisqu'il en serait devenu propriétaire. Lourde charge pour un jeune homme de vingt-sept ans !

Par ailleurs, si la correspondance de ma grand-mère portait sur des préoccupations naturellement très terre à

Le prisonnier chantant

terre, le contenu des lettres qu'échangeaient Yvonne et papa était d'une tout autre nature. Nous les avons retrouvées, ma sœur et moi, à la mort de mon père. Après les avoir rapidement parcourues, ma sœur a suggéré que nous les brûlions. Pleines de sensualité et de poésie, celles écrites par mon père touchaient à l'intimité d'un couple amoureux, et il aurait été sacrilège à ses yeux que des inconnus puissent les lire un jour. Sur le moment, je m'étais rallié à cette idée. Mais je regrette aujourd'hui d'avoir pris cette décision dans la hâte.

L'heure de la libération sonna enfin. Dans le courant du mois de décembre 1918, mon père fut relâché du camp de Müsingen, près de Stuttgart, dans lequel il avait été transféré, et acheminé à Paris, via la Croix-Rouge de Genève. Il se présenta au domicile de sa mère, revêtu d'un uniforme défraîchi qui portait les lettres *KG* pour *Kriegsgefangener* – prisonnier de guerre. Il faut savoir que les soldats qui avaient passé la durée du conflit en captivité étaient plus accueillis en parias qu'en héros par la population et les autorités. Un million quatre cent mille Français étaient tombés au champ d'honneur et les prisonniers, qui avaient bien involontairement sauvé leur vie, faisaient dès lors figure de « planqués ». Mon père se débarrassa donc rapidement de sa vareuse jugée infamante, et fixa la date de son mariage au 21 janvier de l'année suivante, soit environ un mois après son retour. La cérémonie fut joyeuse et modeste. Ma mère avait confectionné sa robe et mon père avait réhabilité l'un de ses vieux uniformes, qu'il avait transformé pour l'occasion en tenue d'opérette.

L'avenir du jeune couple se serait annoncé radieux si, quelques mois plus tôt, une catastrophe ne s'était abattue sur la famille...

DES TUBES DE COLLE AUX LIVRES ANCIENS

Ma famille était ruinée. Le beau pactole en francs or dont avait hérité ma grand-mère, qui lui garantissait des années de confort et d'insouciance, et qui permettait à son fils d'envisager l'avenir sans travailler, avait fondu comme neige au soleil. « L'affaire des emprunts russes » était à l'origine de la catastrophe.

En 1867, la Russie impériale lance un premier emprunt en France pour financer la construction du Transsibérien, le développement des mines et des industries. Un second emprunt international, levé en 1906, est destiné, cette fois, à rétablir les finances de l'empire après la guerre russo-japonaise. Pendant trente ans, presse et gouvernement encouragent nos concitoyens à investir massivement en Russie. 15 milliards de francs or sont collectés, soit l'équivalent d'environ 30 milliards d'euros actuels. Les bolcheviks, qui ont renversé la dynastie des Romanov, fait la Révolution, et poursuivi la guerre contre l'Allemagne, annoncent, au mois de janvier 1918, l'annulation des emprunts étrangers. Du jour au lendemain, un tiers de l'épargne française s'étant évaporée, près de deux millions de familles sont ruinées.

Ma grand-mère annonça la triste nouvelle à son fils dès son retour d'Allemagne. S'il souhaitait se marier et

fonder une famille, il lui faudrait trouver rapidement un emploi. Bien que bachelier et parlant deux langues, mon père ne brigua pas un poste administratif, ce qui eût pourtant été à sa portée dans une France rendue exsangue par la guerre et la grippe espagnole. Soucieux sans doute de préserver son indépendance, il s'orienta vers le commerce de demi-gros et sillonna l'est du pays pour y vendre de la colle. J'imagine qu'il pensait avec raison qu'en 1919, beaucoup de choses avaient besoin d'être réparées dans les départements détruits ! Il se lança courageusement dans l'aventure, parcourant en train et en autocar les régions sinistrées, et abandonnant, cinq jours par semaine, sa jeune épouse enceinte dans le logement exigü qu'ils avaient loué place Clichy. L'expérience fut malheureuse. Fêru de musique et de poésie, papa aspirait à exercer une activité plus conforme à ses goûts et à son talent. Il se tourna alors vers le commerce des livres anciens. Ce négoce, concentré sur une douzaine de librairies spécialisées, proches de Saint-Germain-des-Prés et du Panthéon, était inexistant en province. J'ignore de quelle manière mon père contacta les bibliophiles et organisa son réseau de vente à domicile. Mais, au bout de quelques mois, incunables et beaux ouvrages encombraient le coffre de sa voiture et comblaient les amateurs fortunés qui avaient recours à ses services. C'est ainsi, par exemple, que papa contribua en partie à la constitution de la magnifique bibliothèque de M. Dupont, le roi du briquet de luxe. Cette activité ne s'avéra rentable qu'au prix d'un travail acharné. Mon père était sans cesse sur la brèche. Quittant Paris le lundi, il avalait des kilomètres de routes étroites et cahoteuses, et ne rentrait que le vendredi soir se jeter dans les bras de sa femme. Durant ses incessants déplacements, il vivait frugalement. Ainsi, afin de ne pas écorner le pécule qu'il parvenait à grappiller, il se contentait de partager un plat chaud sur le bord de la route avec les représentants de

commerce et les camionneurs. Et, dans les modestes hôtels où il faisait halte, il se satisfaisait d'une chambre sans salle de bains. Il me raconta un jour que, ne voulant rien céder à l'hygiène, il avait détruit un nombre considérable de lavabos à travers la France, en les escaladant pour faire ses ablutions.

Apparemment, l'amour que se portaient mutuellement mes parents n'eut pas à souffrir de ce rythme de vie pourtant frénétique. Je ne sais plus à quelle rare occasion papa me confia que, de retour d'une longue et éprouvante tournée, il lui arrivait de garer sa voiture place de l'Opéra et de téléphoner à sa femme pour lui demander de venir le rejoindre dans un hôtel, toutes affaires cessantes, afin de fêter leurs retrouvailles comme il convenait. Mes parents n'ont jamais cessé d'être amoureux.

Ma sœur Jacqueline est née en décembre 1919, Christiane, sa cadette, deux ans plus tard. À l'étroit place Clichy, mes parents déménagèrent dans un appartement de la rue du Four, dans l'immeuble où se tint, le 23 mai 1943, la première réunion clandestine du Conseil national de la résistance que présida Jean Moulin.

Je suis moi-même né à Boulogne-Billancourt en 1929, un excellent millésime pour les crus de Bordeaux ! Le 21 octobre, trois jours avant le Jeudi noir, le krach boursier de Wall Street. Ma venue au monde, dix ans après celle de ma sœur aînée, ne fut sans doute pas programmée par mes parents. Mais, puisque la providence leur accordait un troisième enfant, ils m'accueillirent avec bonheur.

Ma grand-mère, la baronne d'Hostel, rendit l'âme deux ans plus tard, et la famille occupa l'appartement, vaste et cossu, qu'elle louait 50 boulevard Saint-Jacques. Rempli de meubles anciens, de tapis, de tableaux, de livres et d'armes de collection – dont le fusil du Grand Condé –, il me donnait l'illusion de vivre dans l'opulence.

De la fenêtre de la cuisine, on apercevait la prison de la Santé. Certains jours, sans que je sache pourquoi, mon père la fermait, en tirant volets et rideaux avec interdiction de les rouvrir. Je compris plus tard qu'il me préservait du spectacle traumatisant de l'exécution d'un condamné. En effet, quand l'échafaud de la guillotine était dressé au carrefour, baptisé aujourd'hui place de l'Île-de-Sein, il était visible de cette fenêtre.

Le décès prématuré de ma sœur Christiane, à l'âge de quatorze ans, jeta une ombre indélébile et tragique sur la famille. Mes parents n'en guérèrent jamais. Et, par réaction, je l'ai dit, ma mère contracta la sclérose en plaques qui devait l'emporter onze ans plus tard.

Pour l'heure, mes parents vivaient dans la hantise que je sois infecté à mon tour par le bacille de Koch. Adolescente, Jacqueline était jugée moins vulnérable. Comme il était admis à l'époque que l'air pur de la montagne avait des effets immunitaires, nous filions deux fois par an, à Pâques et en été, vers les Alpes ou les Pyrénées.

Pour une raison qui m'était encore inconnue, l'altitude me convenait mal. Je m'y sentais oppressé. J'avais des sueurs froides et des palpitations. Les problèmes cardiovasculaires auxquels j'eus à faire face cinquante ans plus tard me fournirent tardivement une explication.

Une de nos escapades est restée à jamais gravée dans ma mémoire. Pour les vacances de Pâques, papa avait décidé que nous irions randonner dans les gorges du Verdon. Depuis Castellane, nous nous étions rendus en voiture au pied du mont Robion, une montagne à vaches qui n'offrait aucune difficulté. Comme il faisait beau et que nous n'avions que quelques centaines de mètres à gravir, nous n'avions pas jugé utile de nous équiper de bonnes chaussures. Tandis que nous approchions du sommet, le brouillard s'était levé d'un coup.

— Continuons, avait lancé papa, qui caracolait en tête, béret vissé sur le crâne et canne au poing.

Quelques minutes plus tard, nous tournions tous les quatre en rond dans la brume, chacun ayant son idée sur la direction à prendre pour redescendre. Mon père avait tranché.

— Je pense que c'est par là, suivez-moi !

Une heure plus tard, nous étions complètement perdus et un précipice s'ouvrait devant nous dans une trouée de brouillard.

— Ne bougez plus, ordonna mon père. Inutile de prendre des risques. Nous allons bivouaquer ici, en espérant qu'une voiture nous repère.

La nuit était tombée. Nous grelottions, transis de froid, serrés les uns contre les autres. Mon père collecta nos mouchoirs, les attacha ensemble et en fit une sorte de drapeau qu'il agitait en hurlant dès qu'il apercevait des phares en contrebas. Trois voitures passèrent sur la route des gorges sans que leurs conducteurs n'entendent ses appels. Une quatrième, décapotable, s'arrêta un long moment dans un virage.

— Qu'est-ce qu'il fait, bon sang ? s'impatienta papa.

Une lumière vacillante apporta une réponse. Notre sauveteur avait démonté l'un des phares de son cabriolet et l'avait braqué sur les flancs de la gorge, dans l'espoir de nous localiser. Mon père redoubla d'efforts. Il fit virevolter sa bannière dans la nuit jusqu'à ce que le contact s'établisse.

— Secours... des secours... Je reviens...

Deux heures plus tard, glacés jusqu'aux os, nous vîmes marcher vers nous une caravane de trois personnes. Le maire d'un village voisin et des volontaires progressaient prudemment sur un sentier de chèvres. Les rescapés d'une ascension himalayenne n'auraient pas eu droit à meilleur traitement. Nous nous retrouvâmes couverts de pelisses et légèrement enivrés par les rasades d'alcool que

N° d'édition : L.01ELKN000643.N001
Dépôt légal : novembre 2016

